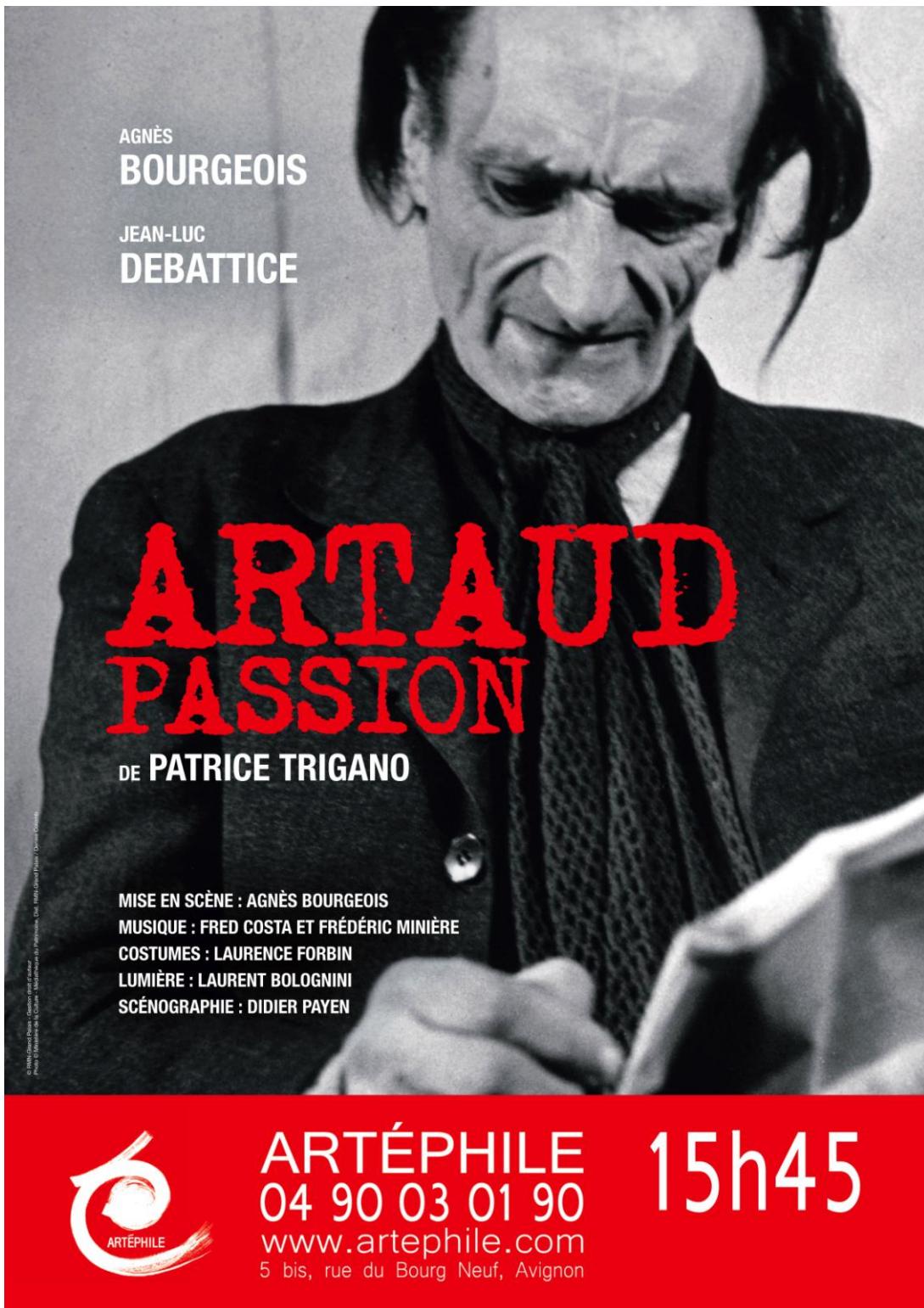


Revue de presse



ARTÉPHILE
04 90 03 01 90
www.artephile.com
5 bis, rue du Bourg Neuf, Avignon

15h45

La Strada
& Cies

Contact Presse Catherine Guizard La Strada et cies
lastrada.cguizard@gmail.com 06 60 43 21 13

Festival d'Avignon 2016
Du 7 juillet au 30 juillet 2016
15H45

Artéphile
5 bis rue Bourgneuf , Avignon

Artaud – Passion

Texte de Patrice Trigano

Mise en scène Agnès Bourgeois

Jean Luc Debattice dans le rôle d'Artaud.
Agnès Bourgeois dans le rôle de Florence.

Fred Costa et Frédéric Minière, musiciens, compositeurs et créateurs d'univers sonores.

costumes Laurence Forbin
Création lumière Laurent Bolognini
Scénographie Didier Payen



Contact Presse Catherine Guizard La Strada et cies
lastrada.cguizard@gmail.com 0660432113

L'Artéphile : *Artaud-Passion*

Pleine de bruit et de fureur, d'ombre et de lumière, d'immobilité et de mouvement, de silences et de vociférations, cette création surprend et dérange, bref, c'est un spectacle Artaudien dans l'âme : il illustre le fameux *théâtre de la cruauté* que prônait Artaud, basé sur un nouveau langage scénique, d'une violence capable, en hypnotisant le spectateur, d'exercer sur lui son pouvoir cathartique. L'auteur, Patrice Trigano, a été inspiré par la relation qu'avait nouée Artaud, après neuf années d'un internement terriblement éprouvant, avec la toute jeune Florence, fille de son ami le galeriste Pierre Loeb. Au crépuscule de sa vie, Florence égrène les souvenirs lumineux qu'elle a gardés d'Artaud tandis que celui-ci, ou plutôt son fantôme, qu'elle ne voit pas, tantôt reste prostré et mutique, enfermé dans sa douleur pathétique, tantôt déclame sa poésie et ses pensées à la fois délirantes et flamboyantes, exaltées et convulsives, provocatrices et radicales, fascinants reflets de son vécu tumultueux. Mais des déflagrations vont surgir des connexions soudaines entre le passé et le présent, le réel et la fiction. Agnès Bourgeois offre une mise en scène et une interprétation remarquables, Jean-Luc Debattice est éblouissant et inoubliable dans le rôle d'Artaud.

A. Luccioni

Le 8 juillet 2016

THÉÂTRES | ÉCRITURES

FRICCTIONS

REVUE EN LIGNE

AVIGNON OFF

Les 120 journées de Sodome d'après Sade. Mise en scène d'Agnès Bourgeois. Théâtre Gilgamesh à 22 h 45. Tél. : 04 90 89 82 63

La chose n'est pas si fréquente que cela pour être passée sous silence : Agnès Bourgeois possède une véritable ligne directrice dans son parcours artistique aussi bien en tant que comédienne qu'en tant que metteur en scène, c'est-à-dire d'initiatrice de projets théâtraux. Cette ligne directrice l'amène à tenter de toujours faire l'expérience des limites. On ne s'étonnera donc pas de la voir présenter *Les 120 journées de Sodome* de Sade alors que dans le même temps, dans un autre lieu du "off", elle donne vie à la parole d'Artaud (via celle de Patrice Trigano). On ne s'étonnera pas plus de constater que pour creuser ce sillon, elle ait réussi à réunir une équipe de fidèles compagnons d'aventure qui l'accompagnent de spectacle en spectacle, de proposition en proposition de travail. C'est ainsi un vrai plaisir de retrouver Didier Payen à la scénographie, Laurence Forbin aux costumes et à la dramaturgie, Fred Costa et Frédéric Minière à la musique et Sébastien Combes à la lumière. Sans parler bien sûr des interprètes comme Valérie Blanchon présente ici comme presque toujours pour porter l'impossible parole du divin marquis. C'est d'ailleurs elle qui ouvre le bal dans un très beau et fort maîtrisé prologue, avant que l'espace scénographique imaginé par Didier Payen ne se dévoile à nous. Un espace astucieux avec en avant-scène et de chaque côté un piano "désossé" ou mis à nu sur lesquels Fred Costa et Frédéric Minière sortis du groupe de comédiens qui tourne inlassablement autour d'une table haute et longue viendront interpréter leurs partitions sonore et musicale... Cette ronde infernale des huit acteurs-musiciens (il fallait à tout le moins ce nombre. À ceux déjà cités, ajoutons Xavier Czapla, Corinne Fischer, Muranyi et Guillaume Laîné) est une belle idée pour tenter de dire l'indicible dans l'énumération clinique des passions (600 ?) interdites ou fantasmées. Comme toujours chez Agnès Bourgeois il y a une véritable intelligence dans l'élaboration et la gestion des signes, une pudeur... impudique qui dévoile encore plus violemment la « violence du désir » chez Sade.

Jean-Pierre Han le 11 juillet 2016



Théâtre-Actu

Le site de l'Actualité Théâtrale

[Avignon OFF] « Artaud-Passion », de Patrice Trigano, mise en scène Agnès Bourgeois au Théâtre Artephile



Article d'Ondine Bérenger , 13 juillet 2016

La passion tiède

En 1946, de retour à Paris après son internement, Antonin Artaud rencontre Florence, fille de son ami galeriste Pierre Loeb. Une relation ambiguë se crée alors entre le poète et la jeune fille de seize ans. Dans *Artaud-Passion*, à la fin de sa vie, Florence raconte ses souvenirs avec Artaud, la relation qui les liait, l'image qu'elle avait de lui... tandis que le poète décédé est là, écoute, et montre sa présence.

La scénographie est ici épurée, seule une machine rotative ornée de deux ampoules produit un mouvement et projette des ombres, tandis que les lumières de la scène permettent de découper l'espace pour séparer ou réunir les deux personnages. Au fond du plateau, deux musiciens interprètent en direct la musique composée pour la pièce grâce à des instruments divers. Visuellement et musicalement, la pièce fonctionne. Cependant, le texte est peut-être un peu trop descriptif pour une pièce de théâtre. Florence (Agnès Bourgeois) raconte ses souvenirs, auprès d'elle, Artaud déclame parfois subitement une tirade, mais tous deux sont isolés, presque froids, on ne retrouve pas vraiment de vie dans ce théâtre comme Artaud – cela est même rappelé dans la pièce – le défendait.

Pourtant, sur la fin, lorsque le poète révèle enfin sa présence, les deux personnages peuvent alors évoluer ensemble en se parlant ; là naît véritablement la rencontre, cette rencontre que nous aimerais pouvoir sentir tout au long de la représentation.

[Avignon OFF] « Artaud passion », de Patrice Trigano

16 juillet 2016 Par [David Rofé-Sarfati](#)

En mai 1946, après neuf années d'internement, Antonin Artaud revient à Paris. Le poète retrouve ses amis et en particulier le galeriste Pierre Loeb qui prépare une exposition de ses dessins. Une relation chargée d'ambiguïté naît de la rencontre d'Artaud et de Florence, fille de Pierre Loeb, alors âgée de seize ans.

Note de la rédaction : ★★★★★

La pièce nous invite à traverser les derniers jours d'Artaud. Au crépuscule de sa vie, Florence évoque ses souvenirs avec émotion tandis que Artaud, mort en 1948, assiste sur scène au récit sans que cette Florence ne devine sa présence. La scénographie est minimaliste. Une machine projette dans un mouvement circulaire deux ampoules, deux musiciens interprètent en direct une musique souvent agressive qui achève le décor. Agnès Bourgeois est lumineuse en amoureuse fascinée. Jean Luc Debattice, incroyable comédien entre animalité et esprit, joue un Artaud dérangeant, violent, colérique, un désespéré de la vie, jaloux de ses convictions, un écrivain théoricien de l'acte de création et au delà de la vie.

La pièce est construite comme une chronique journalistique racontée par Florence. Nous acceptons volontiers ce biais un peu scolaire car Florence nous touche par son introspection nostalgique. Car le fantôme de Artaud intervient sans cesse, scandant et parfois hurlant ses textes. Car la mise en scène est puissante et riche comme le propos; la querelle sur le théâtre entre Artaud et Louis Jouvet est succulente.

Cette pièce est née de la rencontre de Patrice Trigano avec Florence Loeb. Du témoignage recueilli auprès d'elle, il aura réussi pour notre bonheur à faire œuvre.



ARTAUD-PASSION

Proposer un spectacle qui mêle vie privée d'un artiste et son œuvre est une entreprise périlleuse, surtout lorsqu'elle touche un personnage dont la vie a été aussi torturée que celle d'Antonin Artaud. Ne risque-t-on pas de verser dans une certaine forme de culte de la personne de l'écrivain au détriment de ses écrits, de donner lieu à une hagiographie naïve ou une lecture réductrice psychologique ? Ici, il n'en n'est rien. La mise en scène d'Agnès Bourgeois déjoue ces pièges avec délicatesse en proposant un portrait vu à travers un point de vue subjectif et fasciné, à savoir celui, amoureux, de Florence Loeb. Ainsi celle qui a croisé sa route alors qu'elle est était jeune fille raconte-t-elle ses souvenirs vieille dame, tout à la fois témoin et prophète qui révèle et qui veut sauver le génie en souffrance. Ce regard double fait de l'artiste un martyr, un « Artaud-passion » sur celui qui avait écrit sur un autre génie dans son manifeste Van Gogh, le suicidé de la société. Sa vie tortueuse, ses douleurs, sa folie et sa détresse, ses internements, son théâtre de la cruauté voulant s'adresser aux nerfs plutôt qu'à l'intellect, ses électrochocs, son désir d'évasion et son incroyable voyage au Mexique, ses expériences de drogue, sont évoqués pour donner à sentir cette figure infiniment complexe. Les deux personnages s'entrecroisent et se répondent comme ces deux petites lumières qui se tournent autour au moyen d'un appareil qui est le véritable troisième personnage du spectacle admirablement mis en lumière par Laurent Bolognini.

Deux musiciens sur scène ponctuent le spectacle et font également la part belle à la musique, aux sens, à cette évocation de l'artiste plutôt qu'à l'ambition de prétendre expliquer tout Artaud. Mais l'essentiel est porté par les deux comédiens. Jean-Luc Debattice d'abord, en Artaud au corps imposant et pesant suffit à poser son personnage de façon économique : peu de parole mais un corps sur scène traversé de violence et de passion, objet de celle de Florence et sujet d'une autre pour le théâtre – avec un morceau d'anthologie quand il se met à discuter avec Louis Jouvet. Agnès Bourgeois ensuite et surtout, au visage sans âge qui permet d'incarner aussi bien la jeune fille que la vieille dame, avec son physique à la fois gracile musclé qui est à l'image de l'écriture même d'Artaud dont elle finit par être sur scène la véritable incarnation.

Frédéric Manzini le 17 juillet 2016

On n'en finit jamais avec le jugement d'Artaud

Charles Silvestre

Vendredi, 22 Juillet, 2016

Humanite.fr

Par quel bout prendre Antonin Artaud ? Agnès Bourgeois a choisi, elle, dans sa mise en scène, le bout de la tendresse, celle de Florence Loeb dont les confidences ont inspiré le livre de Patrice Trigano « Artaud passion ».

Par quel bout prendre Artaud ? Le cinéma de l'acteur prodigieux du *Napoléon* d'Abel Gance ? La poésie crue ? Le théâtre déchainé ? L'interné à l'asile de Rodez dans le temps fou de la guerre ? La conférence du Vieux Colombier qui dérouta même l'auditoire des fidèles ? Son legs littéraire qui créa, et crée toujours, le tumulte des ayants droits et des interprétations ? On n'en finira jamais avec le jugement d'Artaud selon la formule qu'il appliquait à Dieu.

Agnès Bourgeois a choisi, elle, le bout, inattendu pour certains, de la tendresse, celle de Florence Loeb dont les confidences ont inspiré le livre de Patrice Trigano « Artaud passion », devenu un spectacle du Off d'Avignon, fondé sur la confrontation avec le « maître ». Le Maître ? Oui, en voyance ! Trigano, troublé par le titre énigmatique d'un essai, intitulé « Le théâtre et son double », trouve la clé dans une lettre adressé à Jean Paulhan, le 25 janvier 1936 : « le théâtre double la vie, la vie double le vrai théâtre ». Et ajoute, pour son compte : « faire de sa vie son œuvre et de son œuvre sa vie : existe-t-il plus beau projet pour un artiste ? »

La passion n'est ni adoration, ni crucifixion. Florence passe de l'intimité du vécu avec son père, proche du héros, à la quête éperdue, aujourd'hui, du « vrai » Artaud. Curieusement, dans ce même Avignon 2016, c'est dans l'hommage rendu au théâtre des Carmes à son fondateur, André Benedetto, par Ariane Mnouchkine, qu'on trouve le couple de mots le plus juste : « c'était la fureur, et c'était l'amour ».

Le premier de ces sentiments cache souvent le second. La bonne idée d'Agnès Bourgeois qui joue Florence et met en scène le spectacle est d'organiser l'aller-retour entre l'un et l'autre. De la familiarité admirative de Florence à la minéralité du corps massif et du visage ravagé à la Malraux que Jean-Luc Debattice donne à Artaud. C'est, assis dans un fauteuil profond, comme immuable, éternel, terrible, que l'acteur profère des morceaux choisis, très à distance de la narration émue de Florence. Et l'un de ces textes, célèbre parmi les célèbres, « Van Gogh le suicidé de la société », s'entend, alors, comme une sorte de fiction autobiographique d'Artaud. User du mot passion pour Artaud présentait un risque : le cliché. La réussite en est d'autant plus grande.

Critiques / Festival

Artaud Passion de Patrice Trigano

par Gilles Costaz, samedi 23 juillet 2016

La jeune fille sage et le poète fou

WT WT



Photo DR

Passionné d'Artaud, Patrice Trigano a découvert un aspect peu connu dans la vie du poète : sa relation avec Florence Loeb, fille du grand galeriste Pierre Loeb. Artaud a, en effet, rencontré la jeune fille quand elle avait 16 ans. Lui rentrait de ses neuf ans d'hôpital psychiatrique à Rodez, brisé. Il n'avait plus que deux ans à vivre. Florence Loeb, qu'on peut définir comme une jeune fille de bonne famille, voyait en lui une sorte de père. Ils se voyaient régulièrement, parlaient d'art, de littérature et de théâtre, mais l'entente était complexe et difficile. Artaud avait une vision irréelle de la jeune femme.

Néanmoins ce court moment d'amitié appartient à l'histoire littéraire, et l'on doit à Patrice Trigano de l'avoir tiré de l'oubli et conté avec son art d'écrivain. Du récit composé à partir des dires de Florence Loeb, Trigano a aussi tiré une pièce, dont Agnès Bourgeois fait la création. C'est Florence qui parle. Agée, elle revit ses rencontres avec Artaud, et c'est la pensée du poète, sa fureur, sa folie, qui surgissent, comme des éclairs et des déflagrations. Le texte intègre régulièrement les mots même d'Artaud, et ils ont gardé leur puissance entière. Quand Artaud hurle la nécessité d'un théâtre totalement différent de ce qui a été fait, l'avertissement reste cinglant et prophétique.

On peut ne pas apprécier le début du spectacle qui adopte un langage provocateur dont on se demande s'il est nécessaire : musique de guitares électriques aux notes fracassantes (Fred Costa, Frédéric minière), hélice de conception cinétiq... dont on fait tourner systématiquement les deux branches lumineuses... On veut transmettre la violence par la

violence, l'art moderne du XXe siècle par son double. C'est fait dans la passion et avec talent, mais faut-il souligner ce qui est déjà de la rage la plus pure ? Agnès Bourgeois elle-même, qui compose une femme possédée par Artaud et imite ses crises de démence, ne dépasse pas le registre du pastiche. Mais tout s'améliore peu à peu. Agnès Bourgeois devient une actrice beaucoup plus vraie et sensible quand entre en scène l'acteur qui endosse le rôle d'Artaud et que l'on entendait, dans un premier temps, parler dans l'ombre : Jean-Luc Debattice. Quel fauve que ce Debattice ! Massif, immobile, il fait tonner la colère d'Artaud et vibrer infiniment sa douleur. L'émotion qu'il procure fait parfois penser à celle qui vous étreignait quand Alain Cuny disait *Van Gogh le suicidé de la société*, autrefois, au cloître vieux du Palais des Papes. Le spectacle, d'appliqué qu'il était à son début, devient hanté et l'on applaudit, frappé au cœur, avec un public sidéré.

THEATRE AU VENT

Artaud-passion de Patrice TRIGANO au Théâtre ARTEPHILE : 7, rue du Bourg Neuf 84000 Avignon – du 7 Juillet au 30 Juillet 2016 à 15 H 45

Publié le [23 juillet 2016](#) par [theatreauvent](#)



Portrait de Florence LOEB par Antonin Artaud (photo D.R.)durée : 1h / cie Terrain de Jeu / texte : Patrice Trigano / mise en scène : Agnès Bourgeois / avec : Jean-Luc Debattice, Agnès Bourgeois / scénographie : Didier Payen / musique (live) : Fred Costa, Frédéric Minière / costumes : Laurence Forbin / Lumière : Laurent Bolognini.

production : Terrain de jeu / soutien : Anis-Gras à Arcueil / la cie Terrain de Jeu est conventionnée par la DRAC Ile de France et la région IDF.

Le regard d'une toute jeune fille puis d'une vieille femme sur Antonin ARTAUD, c'est celui de Florence LOEB, la fille du galeriste Pierre LOEB qui a inspiré Patrice TRIGANO, l'auteur de cette pièce « Artaud passion ».

Antonin ARTAUD a fait un portrait de Florence LOEB extrêmement suggestif et pénétrant, daté du 4 Décembre 1946. Il avait rencontré Florence LOEB, lors de son retour à Paris après 9 années d'internement, 2 ans avant sa mort, lors d'un vernissage de ses dessins à la galerie de Pierre LOEB.

C'est un charbon ardent que cette rencontre entre une adolescente et un vieillard. Étonnamment, loin de la rebuter ou de la dégoûter la présence physique d'Artaud fascine la jeune fille.

C'est un corps écriture qu'elle devine, un corps devenu le présentoir d'une souffrance humaine abyssale, exsangue mais animé par une sorte de voyance extra humaine.

Nous entendons Florence tutoyer Artaud comme s'il l'habitait . Par la parole elle invoque sa présence sur scène, elle l'idéalise forcément, elle en fait un dieu :

« Mon mentor, mon pygmalion, la torche vivante que tu étais a éclairé le monde ... Par la tendresse qui émane de la profondeur de tes yeux bleus, je tombe sous ton charme... ».

C'est d'ailleurs tout le charme de ce spectacle de laisser planer l'idée du simple amour, de sa pureté, même si elle peut faire ricaner. Derrière la violence du personnage vindicatif et révolté, il y avait la douceur. C'est l'être qui en témoigne dont le personnage de Florence se fait l'interprète à travers son ressenti affectif et non intellectuel.

Artaud ne cessera de prendre la parole, c'est un incroyable résistant – il a subi des dizaines d'électrochocs – mais il est lucide. Il suit obstinément le chemin qu'il s'est donné :

« J'ai choisi le domaine de la douleur comme d'autres celui du rayonnement et de l'entassement de la matière... »

« Toute création est un acte de guerre contre la faim, contre la maladie, contre la vie, contre la mort, contre le destin, c'est pourquoi il n'y a pas de meilleure révolution que le théâtre. Le théâtre double la vie. La vie double le vrai théâtre... ».

Il y a du sentiment dans ce spectacle. Artaud dégaine, c'est un Don Quichotte au pays des Indiens des Tarahumaros, un slameur bégayant lors de sa conférence au Vieux Colombier, un poète qui inspire un beau duo de musiciens au saxo, à la guimbarde et le créateur d'une curieuse machine cinétique en forme d'hélice. Toute l'équipe s'est donné le mot pour faire piaffer l'imagination sensitive, affective, explosive d'Artaud.

Agnès BOURGEOIS illumine cette Florence amoureuse qui a certainement séduit le « sauvage » Artaud qui « délicatement me fait part de ses problèmes ». Quant à Jean-Luc DEBATTICE, il fait rayonner avec émotion toute l'ardeur des propos d'Artaud.

Un très beau spectacle qui offre aux spectateurs une vision d'Artaud, tout à fait palpitante. A ne pas manquer !

Paris, le 23 Juillet 2016

Évelyne Trân



Artaud-Passion mis en scène par Agnès Bourgeois

Cathia Engelbach juillet 26, 2016

Festival Off d'Avignon – Artaud-Passion



Artaud-Passion – « *Aux côtés d'Artaud je flottais sur le nuage noir d'un cauchemar qui exorcisait mes angoisses et mes craintes.* » Ainsi, **Patrice Trigano** retrouvait les mots d'un « terroriste de la pensée », errant frénétiquement à travers ses lignes, trouvant une forme d'apaisement contradictoire dans le verbe sans concession du poète. Dans cette redécouverte, des images se fondaient bientôt au texte, s'y superposant comme un nouveau « double ». Le miroir laissait alors naître deux portraits : celui, émacié, vieux, d'**Antonin Artaud**, et celui, beaucoup plus jeune, figé dans une frange au carré, de Florence Lœb, fille d'un galeriste et ami de l'écrivain. Deux figures de l'excès – deux figures de passionnés qui allaient bientôt se rejoindre.

C'est la scène d'un unique poème qui rassemble toute une constellation de mots de poète. C'est un lieu d'apparitions, dans lequel chaque élément – voix, sons, visages et costumes – se dévoile à travers de minces filaments de lumière qui tournoient. Nous sommes plongés dans « le flou d'une pénombre » intérieure, celle d'Antonin Artaud. Nous sommes dans le lieu de son propre doute, dans « le domaine de la douleur et de l'ombre ».

À distance, quelque chose cherche sa formulation et son expression. L'homme assis en coin se tient loin des hommes et souffre loin de lui-même, dans le gouffre de sa pensée défaillante. Dans l'effort du souffle, dans le mutisme de l'attitude, Jean-Luc Debattice incarne une voix

soumise à ses déviances, s'éteignant soudain fragile puis reprenant avec véhémence, obéissant à un flot contrarié. Patrice Trigano dit Artaud « fantôme » : c'est que l'idée même des hommes l'a quitté et s'est arrêtée à sa propre lisière. Artaud tente alors de recouvrer une consistance d'être, de poète, d'homme de lettres et d'homme au monde.

Remplissant sa chair, s'inspirant de ses traits – se pinçant les lèvres ou entrant dans une transe hypnotique – Florence Lœb prend elle aussi à corps et à cris le trouble et la diffraction, cette « passion-Artaud ». Dense, son récit a la matière d'un vers qu'elle fait parfois rimer. Syncopée, sa danse soutient le choc d'une rencontre recréée par le théâtre, truchement (du) cruel.

« Se laisser aller à être »



L'emportement n'épargne rien des derniers jours d'Artaud. Sa passion : son chemin de croix se dépossédant de tout jugement. Aphasic, l'homme n'a besoin de rien dire pour être entendu, et n'a pas besoin de ses mains pour continuer son œuvre. Sa folie présumée pour nouvelle muse, le poète ramasse ses mots à genoux ; ses os craquent ; c'est le moment de partir en guerre et de faire sa révolution. Agnès Bourgeois fait alors tourner Florence, et retourner Artaud. Elle relie l'aliéné à la vie des lettres, salutaire au prix de toutes les autres. Elle prend voix quand le silence l'abat, lui, embrasse son miroir de souffrance, puis répond aux injures par la tendresse. Artaud, « soleil noir crevé », est déjà presque mort. Florence le fait alors renaître sur une scène qu'il souhaitait baignée de sang et sollicitant tous les sens.

La mise en abyme proposée par Patrice Trigano renvoie donc Artaud dans son propre lieu et dans ses propres retranchements. La passion d'Artaud – la passion de l'auteur pour Artaud sans doute aussi – est une entreprise totale et exigeante. Soutenue par des éclats de guitare et de saxophone, puis électroniques, et par des échos et des dédoublements de voix, qui surgissent parfois in absentia, elle fait résonner la suffocation et l'étranglement de celui qui se disait envoûté, et que l'on dirait touché par une certaine grâce. Patrice Trigano place le poète sur la scène qu'il désirait tout en le rendant spectateur de ses derniers moments. Il le fait converser avec Van Gogh, Jouvet, les Tarahumaras ou encore Lautréamont, tous ceux-ci parmi tant d'autres – toutes ces forces visibles et invisibles, tous ces corps qu'il a « entassés » comme en lui-même, finalement comme par magie.